

PORTRAIT KISHWAR DESAI



Dans ses polars offensifs et délurés, cette ex-journaliste s'attaque à la difficile condition des femmes en Inde.

Sari noir

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**
Photo **AGLAË BORY**

Kishwar Desai se souvient encore de cette femme venue la voir alors qu'elle dirigeait une chaîne de télévision dans la région du Pundjab. «*Elle m'a dit qu'elle ne devrait pas être là, devant moi, car elle n'était pas censée être en vie. Ses parents lui avaient donné de l'opium à la naissance pour la tuer. Mais elle avait survécu. A l'adolescence, des proches lui avaient révélé ce terrible secret et elle avait continué malgré tout à partager la maison familiale !*» La journaliste connaît ce préjugé, tenace en Inde, qui veut que la naissance d'une fille soit considérée comme un événement de mauvais augure. Elle sait bien la façon dont on traite les femmes dans son pays, elle a entendu les récits de ces filles éliminées dans le ventre de leur mère, de ces nouvelles nées enfermées dans des pots en terre avant d'être enterrées, de ces grains de blé que l'on donne à avaler aux nourrissons de sexe féminin afin qu'ils s'étouffent, de ces adolescentes violées à mort, de ces femmes enfermées dans des hôpitaux psychiatriques par leur père ou leur mari. Mais la confession de sa visiteuse sert alors de déclic. Elle va réaliser son rêve d'enfant, devenir écrivain. Et raconter l'histoire d'une survivante.

«*J'avais été marquée par un autre fait divers, confie-t-elle. Une jeune fille avait empoisonné toute sa famille et je ne cessais de me demander pourquoi elle avait pu éprouver le besoin de tuer tous ses proches. J'ai mêlé les deux histoires et cela a donné Témoin de la nuit.*» Ce premier polar, publié l'an dernier en France, est bien plus qu'un roman, c'est un pamphlet contre la condition des femmes en Inde (*Libération* du 3 avril 2014). «*Je l'ai écrit en un mois, avec une grande colère, c'est une honte ce que subissent les femmes dans ce pays !*»

Depuis plusieurs mois, l'Inde n'en finit pas de défrayer la chronique pour ses viols et ses meurtres de femmes à répétition. «*Comme il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes en Inde à cause de la tradition de l'infanticide, les hommes sont frustrés. Si, en plus, ils sont au chômage, ce qui est fréquent, ils deviennent de plus en plus violents*», explique-t-elle. Une des dernières atrocités en date, deux adolescentes retrouvées pendues à un manguier après avoir été violées, dans l'Uttar Pradesh, l'Etat le plus peuplé de l'Inde, a bouleversé le monde entier. Craignant que le crime reste impuni, comme beaucoup d'autres, les habitants du village dont les jeunes filles étaient originaires ont refusé que la police décroche les corps tant que les médias n'auraient pas pris la scène en photo. Les auteurs de ces forfaits s'en tirent en effet trop souvent,

tégés par leurs relations familiales et leur caste. «*Tout le monde sait là-bas qui sont les violeurs et qui les a utilisés. Car aujourd'hui en Inde, le viol est aussi devenu un moyen politique d'envoyer un message à telle ou telle caste, le tout sur fond de misère sociale et économique.*» Ce n'est peut-être pas un hasard si elle ne juge pas si sévèrement le nationaliste hindou Narendra Modi, élu Premier ministre en mai, qui a axé toute sa campagne sur l'indispensable développement économique du pays.

Attablée dans une brasserie parisienne, brushing impeccable, plantureuse, souriante, Kishwar Desai fait partie de ces auteurs de polars dont l'apparence ne laisse rien voir des atrocités foisonnant dans leur imaginaire. Et pourtant *Témoin de la nuit*, achevé l'année de ses 50 ans, l'a comme révélée à elle-même. Devenu très vite un best-seller en Inde, ce roman a été traduit dans plus d'une dizaine de langues. Depuis, à part ses chroniques dans quelques journaux, elle se consacre à l'écriture. Son deuxième polar, *les Origines de l'amour*, vient tout juste d'être traduit en français. Il traite une fois de plus d'un sujet hautement polémique, notamment en France ces temps-ci, la gestation pour autrui (GPA). «*Cette histoire-là aussi, je l'ai tirée d'un fait divers découvert dans un journal*», explique-t-elle. «*Une cargaison d'embryons congelés en provenance d'Angleterre avait été interceptée dans une ville indienne, ils étaient destinés à être réimplantés dans les ventres de jeunes Indiennes démunies. J'avais été choquée de découvrir tout ce trafic.*» Un trafic qui tient aussi compte des castes et de la religion comme en témoigne cet incroyable passage pioché dans son roman : «*Ainsi, vous essayez de trouver le bon sperme*

pour votre cliente en fonction de sa caste ? — Bien sûr madame, sinon le pays sombrera rapidement dans le chaos. — Et concernant la religion ? — Je l'inscris aussi. Le sperme musulman est réservé aux musulmans et le sperme hindou aux hindous...» C'est peut-être parce qu'elle a longtemps été journaliste que Kishwar Desai pioche à ce point dans la réalité quotidienne. Car tout est vrai, dit-elle, dans ses romans. «*Ce sont de pauvres filles sans éducation et vivant dans la misère qui se retrouvent contraintes de louer leur ventre pour nourrir leur famille. Le système veut qu'elles n'aient pas d'autre choix. En même temps, à l'autre bout de la chaîne, je comprends le désespoir de ces femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfants. Si je n'en avais pas eu, je ne sais pas jusqu'où j'aurais pu aller...*»

D'un premier mariage, Kishwar Desai a deux enfants adultes qui vivent aux Etats-Unis. Son second mari, d'origine indienne, est un économiste britannique de la London School of Economics, un lord aujourd'hui à la retraite et devenu à son tour écrivain. Avec lui, elle se partage entre ses résidences de Londres, Delhi et Goa où elle aime écrire pendant la mousson. Loin de la ville de Chandigarh où elle a grandi auprès d'un père policier.

Policier ? «*Non, répond-elle en souriant devant notre regard interrogateur, ce n'est pas ça qui m'a poussé à écrire des romans policiers. Il ne parlait jamais de son métier à la maison. C'était un policier très honnête. C'est d'ailleurs pour ça que nous avons déménagé souvent. En Inde, si un homme politique ne vous aime pas, il peut obtenir votre mutation.*»

Si les polars de Kishwar Desai se lisent avec tant de facilité malgré les horreurs qu'ils égrainent, c'est grâce à Simran Singh, son héroïne récurrente, une travailleuse sociale sikhe de 45 ans totalement délurée que rien ne retient de boire et de fumer, surtout pas sa mère, qui désespère de la voir mariée et chargée de famille. Une femme qui se balade en jeans et pas coiffée mais qui ne dédaigne pas, quand elle doit séduire un homme, porter un sari («*Je savais par expérience que rien n'est plus sexy qu'un sari. Il dissimule le corps et le révèle à la fois [...]. En plus, c'est le vêtement le plus facile à enlever du monde*»).

Une femme drôle et attachante dont Kishwar Desai jure – même si pour la séance de ce portrait elle a tenu à mettre un sari, opération séduction oblige – qu'elle ne lui ressemble en rien : «*Mes histoires sont si sombres que j'ai éprouvé le besoin de créer un personnage plus optimiste. Je voulais aussi prouver au lecteur qu'il existe en Inde des femmes bien, nous n'avons pas assez d'héroïnes auxquelles nous référer.*» ♦

EN 5 DATES

1^{er} décembre 1956 Naissance à Ambala (Pendjab). **1977** Diplômée en économie. **2004** Epouse l'économiste anglais Meghnad Desai. **2013** *Témoin de la nuit* (éditions de l'Aube). **2014** *Les Origines de l'amour* (éditions de l'Aube).